



**André Gide**  
**Essais critiques**

ÉDITION PRÉSENTÉE, ÉTABLIE ET ANNOTÉE  
PAR PIERRE MASSON

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

*nrf*



ANDRÉ GIDE

*Essais  
critiques*

ÉDITION PRÉSENTÉE, ÉTABLIE ET ANNOTÉE  
PAR PIERRE MASSON

*nrf*

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous les pays.*

© Mercure de France,  
*pour les textes énumérés p. 1297-1298.*

© Éditions Gallimard, 1999,  
*pour tous les autres textes  
et pour l'ensemble de l'appareil critique.*





## ARTICLES

*Comptes rendus,  
réponses aux enquêtes,  
chroniques, polémiques*





## [RÉPONSE À L'« INCHIESTA SU L'ARTE E LA LETTERATURA »]

... 20 novembre 1897.

Ma connaissance de votre littérature contemporaine est loin d'être assez complète pour me permettre de répondre comme je voudrais faire, à votre inquiétant questionnaire. Et même je me tairais si je ne craignais que la plupart de nos littérateurs soient encore moins que moi aptes à y répondre.

En effet, durant les trois séjours que je fis à Florence dans le cours de ces trois dernières années, j'eus le très grand bonheur de pouvoir entrer en relation avec quelques-uns des vôtres, apprécier leur bonne grâce, l'excellence de leur accueil et l'attrait d'une conversation que rendait possible bien plus l'admirable connaissance que chacun d'eux a de notre langue, que ma très médiocre culture italienne. Je crois volontiers à une renaissance des lettres italiennes ; elle a lieu cette renaissance, au moins dans leur faveur près de nous. Il y a quelques années, avant la vogue si belle des romans de M. D'Annunzio<sup>1</sup>, la littérature italienne était considérée presque partout en France, comme aussi morte que l'espagnole. Maintenant, dans beaucoup de revues, une chronique périodique met les lecteurs plus ou moins au courant des efforts de votre pays. Les renaissances viennent à force d'en parler, d'y croire ; je dis cela sans ironie : une voix meurt de se savoir non écoutée ; l'absence de public est une chose souvent mortelle pour le génie ; il a besoin pour éclore que l'attention autour de lui élève la température. À force d'écouter quelqu'un, on finirait par le faire parler. M. D'Annunzio a rendu à l'Italie cet énorme service (en plus de celui qu'il y a toujours à écrire des chefs-d'œuvre) d'attirer vers

l'Italie l'attention de toute l'Europe. L'Italie maintenant est écoutée. On ne peut croire qu'une personnalité comme celle de M. D'Annunzio soit isolée dans un pays, et l'on a raison ; les grands hommes ne tombent sur aucun sol à la manière des aérolithes ; ils commencent avant eux et ne finissent pas à leur mort. On a beaucoup reproché à M. D'Annunzio de s'être formé ailleurs que dans la seule Italie ; tant pis ; il a plongé, je sais, de puissantes racines dans toutes les littératures de toute l'Europe ; mais cela ne prouve peut-être qu'une triste chose ; c'est que l'Italie ne présentait pas alors de terreaux assez féconds pour qu'il s'y pût uniquement alimenter. M. Hugues Rebell<sup>2</sup>, dans un excellent article de *L'Ermitage*, montrait qu'il croyait que ç'avait été là une grande erreur. Cette erreur, dorénavant, ne se pourra plus. M. D'Annunzio aura enrichi le sol italien d'une ferveur nouvelle. Son exemple servira à toute votre jeunesse littéraire, lui montrant que l'Italie peut encore produire, et forçant l'Europe à montrer qu'elle peut encore l'écouter.

Veillez recevoir, Monsieur, l'expression de mes sentiments les plus cordiaux.

## À PROPOS DES « DÉRACINÉS » DE MAURICE BARRÈS

Né à Paris, d'un père uzétien et d'une mère normande<sup>1</sup>, où voulez-vous, monsieur Barrès, que je m'enracine ? J'ai donc pris le parti de voyager. En ayant éprouvé beaucoup d'agrément (pour employer une de vos exquises phrases de jadis) et surtout, j'ose le croire, beaucoup de profit, je me suis permis de conseiller aux autres le voyage ; j'ai même fait plus : j'ai poussé, j'ai contraint d'autres au voyage<sup>2</sup> ; il en est qui n'avaient jamais navigué et qui m'ont rejoint sur des terres assez lointaines ; il en est que j'ai mis en wagon ; il en est que j'ai accompagnés. J'ai fait plus encore ; j'ai écrit tout un livre<sup>3</sup>, d'une folie très méditée, pour exalter la beauté du

voyage, m'efforçant, peut-être par manie de prosélytisme, d'enseigner la joie qu'il y aurait à ne plus se sentir d'attaches, de *racines* si vous préférez (vous aviez bien écrit l'*Homme libre*<sup>4</sup>, — mais *libre* un peu différemment). — Et c'est en voyage que j'ai lu votre livre. — Rien d'étonnant n'est-ce pas si donc, à ma grande admiration, je ne peux m'empêcher de mêler la critique : excusez ce préambule ; il n'est là que pour montrer combien je suis désigné pour la faire, ceux pour vous louer étant légion.

Pourtant je voudrais commencer par dire combien j'admire votre livre ; certes vos œuvres précédentes nous permettaient d'attendre de vous les plus exquises délicatesses, et bien des pages datées d'Espagne ou d'Italie ne le cédaient pas de beaucoup au merveilleux récit de Mme Aravian<sup>5</sup> ; nous connaissions la clarté de votre vue, la lucidité de vos jugements<sup>6</sup>, votre vaillance, votre prudence, l'excellence de vos conseils ; et malgré tout cela *Les Déracinés* ont surpris même vos plus chauds admirateurs ; il y a là (non assez concentré peut-être), maintenu sans inquiétude, un si sérieux travail, une si autoritaire affirmation, que le respect de vous s'impose et que même vos plus entêtés ennemis sont forcés de vous considérer. Sous des noms affreux comme ceux de *L'Éducation sentimentale*<sup>6</sup>, vous avez créé des types, pénibles, mais que l'on ne peut plus oublier<sup>7</sup> ; vous avez fait plus : vous les avez groupés, hiérarchisés, ou plutôt et mieux : vous avez montré la fatalité de cette hiérarchie, comme un professeur de physique démontre le « vase des quatre éléments ». La fondation du journal, son âpre vie, la façon dont Sturel s'en tire, tout cela, pesant, est d'une remarquable tenue, d'une absence de fantaisie parfaite. — Pourquoi, ce dessin si bon, avoir cru devoir le boursoufler inartistiquement d'une thèse électorale, intéressante certes en elle-même (sans souci même qu'elle soit juste ou non), mais dont presque toutes les pages s'engoncent et qui épaissit les moindres mouvements ? — Si vous venez, à chacun de ceux-ci, ergoter et, à renfort de raisonnements, le rattacher à votre thèse générale, c'est donc que ces événements n'étaient pas assez éloquents par eux-mêmes ? c'est donc que vous craigniez que l'on n'en pense pas tout ce que vous en pensez ? c'est donc que, peut-être, si vous aviez laissé l'esprit du lecteur libre, il en aurait pu penser autre chose ? — Et le résultat de votre habileté oratoire c'est que les événements que vous dites, après que vous *en* avez parlé,

semblent, pris hors du livre, moins éloquents que vous-même, et ne prouvent pas toujours ce que vous voulez qu'ils nous prouvent. Car<sup>b</sup> enfin Suret-Lefort, Renaudin, Sturel, Roemerspacher réussissent ; s'il avait plus d'argent, on peut croire que Racadot réussirait ; d'ailleurs je veux bien que, si Racadot n'eût jamais quitté la Lorraine, il n'eût jamais assassiné, mais alors il ne m'intéresserait plus du tout ; tandis que, grâce aux circonstances étranges qui l'acculent, c'est lui, vous le savez bien, sur qui se concentre l'intérêt dramatique du livre ; de sorte que, soucieux aussi de vérité psychologique, votre livre, comme malgré vous, semble ne prouver rien tant que ceci : « Dans une situation où il se trouve souvent et qui pour beaucoup est la même, l'organisme agit d'une façon banale ; dans une situation qui s'offre à lui pour la première fois, il fera preuve d'originalité, s'il ne peut y échapper\* ». *Le déracinement contraignant Racadot à l'originalité* : on peut dire, en souriant, que c'est là le sujet de votre livre.

Car votre affirmation trop constante nous fait désirer contredire ; désirer affirmer ceci : déracinement, peut-être école de vertu. — C'est seulement lors d'un sensible apport de nouveauté extérieure qu'un organisme, pour en moins souffrir, est amené à inventer une modification propre permettant une appropriation plus sûre<sup>d</sup>. Faute d'être appelées par *de l'étrange*, les plus rares vertus pourront rester latentes ; irrévélées pour l'être même qui les possède, n'être pour lui que cause de vague inquiétude, germes d'anarchie.

Par contre, plus l'être est faible, plus il répugne à *l'étrange*, au changement ; car la plus petite idée nouvelle, la plus petite modification de régime nécessite de lui une vertu, un effort d'appropriation qu'il ne va peut-être pas pouvoir donner. Mais qu'est-ce à dire ? sinon qu'il est trop faible ; allons ! tant pis ! qu'il s'enracine et que ce soit tant mieux pour lui.

Mais ne cherchez pas non plus à l'instruire. Toute instruction est un déracinement par la tête. Plus l'être est faible, moins il peut supporter d'instruction. N'est-ce pas là ce qui vous fait dire : « Beaucoup de femmes et d'enfants ne sont que d'un seul paysage<sup>9</sup> » ? Traduisez : l'instruction n'est bonne que pour les forts. — Qui donc hésite à se dire fort ? — Le faible. — Soignez-le ; protégez-le<sup>e</sup> ; mais par pitié pour nous, n'établissez pas sur lui notre règle.

\* La formule est de Nordau<sup>8</sup>.

L'instruction, apport d'éléments étrangers, ne peut être bonne qu'en tant que l'être à qui elle s'adresse trouvera en lui, héréditairement ou originalement, de quoi y faire face ; ce qu'il ne surmonte pas risque de l'accabler. L'instruction accable le faible.

Oui, mais le fort en est fortifié.

S'il ne faut donc avoir en vue que le bien-être du plus grand nombre, j'admets que c'est en ne bougeant pas de chez soi qu'on l'obtient avec le moindre effort, n'y ayant là qu'à poursuivre d'ordinaire un élan hérité. — Mais ne peut-il nous plaire de voir un homme exiger de soi la plus grande somme d'efforts possible ; — dans le bien-être s'étiole toute vertu ; les routes neuves, ardues, la nécessitent. J'aime (pardonnez-moi) ce qui met l'homme en demeure, ou de périr, ou d'être grand. Les événements historiques qui nous ont le plus dépayés sont certes ceux qui ont fait le plus de victimes, mais aussi ceux qui ont échauffé, éclairé le plus grand nombre de héros ; c'est un tri<sup>b</sup> ; dans le calme de l'habituel, toutes les ailes inévidentes, sans besoin d'être grandes, oublient de l'être ; plus le vent du dehors s'élève et plus se nécessite une forte envergure.

Oui, mais les faibles y périront.

Peut-on s'en consoler, disant : c'étaient des faibles ?

Disons plutôt : aux forts seuls la véritable instruction. Aux faibles l'enracinement, l'encroûtement dans les habitudes héréditaires qui les empêcheront d'avoir froid. — Mais à ceux qui, non plus faibles, ne cherchent pas avant tout leur confort, à ceux-ci, le déracinement, proportionné autant qu'il se peut à leur force, à leur vertu — la recherche du dépaysement qui exigera d'eux le plus de vertu possible. Et peut-être pourrait-on mesurer la valeur d'un homme au degré de dépaysement (physique ou intellectuel) qu'il est capable de maîtriser. — Oui, dépaysement ; ce qui exige de l'homme une gymnastique d'adaptation, un rétablissement sur du neuf : voilà l'éducation que réclame l'homme fort, — dangereuse il est vrai, éprouvante ; c'est une lutte contre l'étranger ; mais il n'y a éducation que dès que l'instruction modifie. — Quant aux faibles : enraccinez ! enraccinez !

Instruction, dépaysement, déracinement, — il faudrait pouvoir en user selon les forces de chacun ; on y trouve danger sitôt que ce n'est plus profit ; et que les faibles y agonisent, c'est là ce que montrent *Les Déracinés* ; mais pour éviter le danger à un faible, nierons-nous le profit d'un fort ?

et que les forts s'y fortifient, c'est là ce que ne montrent pas *Les Déracinés* — ou du moins ce qu'ils ne montrent que malgré vous.

Car se posait alors devant vous ce dilemme : ou, pour favoriser votre thèse et montrer le danger du déracinement, peindre des êtres si faibles et médiocres, qu'on eût crié : tant pis pour eux ; — ou, pour favoriser votre roman, peindre des êtres assez forts pour qu'ils ne souffrent plus du dépaysement, assez importants pour invalider votre thèse.

Il est beaucoup de ces points, je le sais bien, où l'on pourrait infiniment contredire ; aussi faut-il d'abord être convaincu qu'on n'affirme jamais tant des vérités que son caractère ; aussi n'aurais-je point tant affirmé si vous n'aviez si fort affirmé le contraire.

Ce qui reste pourtant certain, c'est que, si les sept Lorrains n'étaient pas venus à Paris, vous n'eussiez pas écrit *Les Déracinés* ; que vous ne l'eussiez pas écrit si vous-même n'étiez pas venu à Paris ; — et cela eût été extrêmement regrettable, car, à cause de ses préoccupations mêmes, ce pesant livre d'une excédente mais admirable tension remet à leur médiocre place tant de romans complètement négligeables dont, faute de mieux, on risquait de s'occuper.

## LETTRE À ANGÈLE [I]

Rodin-Balzac. — « L'Affaire. » — Pierre Louÿs. — Francis Jammes. — Ménélaque. — Eugène Rouart. — Octave Mirbeau. — F. de Curel.

Grâce à l'obligeance de *L'Ermitage*, je peux donc enfin, chère Angèle, vous écrire une fois par mois.

Je regrette pour vous que je sois de retour de voyage ; c'est à Paris que je suis le moins intéressant ; la vie des autres empiète sur la mienne — et réciproquement. Il s'y fait de grands espaces ternes.

Et je ne me flatte pas de l'illusion que mon opinion sur le Balzac de Rodin<sup>1</sup> vous intéresse ; — d'ailleurs je n'ai jamais

d'opinion. Tout homme honnête n'en saurait plus avoir. — Quant à la scandaleuse attitude de la société dite des « Gens de Lettres », votre ami Ghéon en dit ce qu'on en peut dire de mieux, lorsqu'il s'écrie : « Avec ça qu'ils avaient le droit d'élever une statue à Balzac<sup>2</sup> !!! »

Des opinions ! — sur l'affaire<sup>3</sup> qu'on ne sait plus comment nommer, en voilà une (qui n'est pas la mienne) : « Pour une fois qu'on avait la chance de condamner un juif innocent — voilà qu'on découvre qu'il est coupable ! — » Mais c'est trop fin pour que vous compreniez.

Le roman de Pierre Louÿs<sup>4</sup> a achevé de paraître au *Journal*. Il se passe en Espagne et est très réussi. Je ne peux pas dire qu'il m'ait laissé songeur. — Mais, vous peut-être, chère amie... C'est une question de public.

Ah ! chère Angèle — pendant que j'y pense : ne me parlez plus, par pitié, du « public de Francis Jammes<sup>5</sup> » ! Je trouve ce propos insultant. Oui, je sais bien que la faute n'en retombe pas sur vous seule : sans doute vous aurez lu, dans je ne sais plus quel article : « M. de Régnier a son public et M. de Gourmont a le sien : M. Francis Jammes... » etc. Je crois même que l'on m'en prêtait un. Rien ne m'a plus vexé. D'abord, parce qu'alors il devrait bien se faire connaître ; — et puis parce qu'il est mal plaisant d'admettre trente-six publics de paroisse pour autant d'auteurs assortis ; et qu'il faut espérer et croire que tous les bons auteurs ont le même et seul public valable, composé, n'est-ce pas, de tous les bons lecteurs. Soyez-en.

Non, vraiment cela m'irrite. Le public Jammes ! le public Régnier ! le public Griffin ! — Ils sont au-dessus de cela. Ce sont de « bons auteurs », chère amie. — J'imagine pour vous ce dialogue :

« Quel est votre public ? » me demanda l'autre soir, dans ma loge, cet imbécile de T...

« Monsieur, dis-je, j'appelle public, dans une salle, ceux que je méprise ; pour appeler les autres mes amis.

— Ah ! cher ami...

— Mais ne sentez-vous pas, monsieur, tout le mépris que vous mettez vous-même dans ce mot, quand vous dites : Bourget a son public ; Ohnet a son autre ; le public de François Coppée, celui de Mendès et celui de Pierre Louÿs<sup>6</sup> — et mépris pour l'auteur aussi. — Je n'en veux pas ! — Et consens que mon public de jour en jour diminue — si le nombre de mes amis en augmente.

— Parbleu ! » fit l'autre bêtement...

Car remarquez qu'il est absurde, mon dialogue — vu que l'amitié n'a rien à faire là-dedans. Mais qu'y faire ? Il faut pourtant bien tâcher de vous expliquer...

Une chose insupportable avec vous, chère Angèle, c'est qu'on ne peut pas parler sérieusement. J'eusse pourtant voulu le faire au sujet de Ménéalque. J'apprends sa mort dans le livre<sup>7</sup> de votre ami Eugène Rouart, et j'en suis triste, car je l'aimais. Et vous aussi l'aimiez, qui pourtant n'avez pu le connaître que par ce que de lui j'avais su raconter, que par les pages délicieuses qu'adressait à lui Francis Jammes, et que par celles, désolées, de *La Villa sans maître* où l'inquiet Laurent le repousse puis le regrette. Certains me demandent d'écrire la biographie de Ménéalque ; et peut-être prochainement le ferai-je, étant je crois de ceux qui l'ont le mieux connu et qui pour cela mieux le pleurent, — entre les quelques-uns qu'il chérissait, qu'il se plaisait à assoiffer de gloire, disant ne souhaiter aucune autre action.

Je le revis tout récemment encore, à Gênes, et saluai le yacht qui devait pour la dernière fois l'emporter. Quoique plus grave encore mais plus insoucieux que jamais, c'était bien le même Ménéalque qui, lorsque nous marchions ensemble, ne ralentissait point son pas aux montées. Je ne me souviens pas de l'avoir une fois vu rire ; mais, sa plus intense joie étant d'autant plus grave, je crois qu'il n'avait jamais été plus joyeux. Sa passion était toujours tendue ; il semblait d'autant plus austère qu'il goûtait un plus ardent plaisir. Il prétendait ne pas aimer, mais bien adorer le plaisir : il s'y poussait comme à un devoir ; il disait qu'il fallait tout faire âprement et ne jamais se laisser ne plus sentir de résistance ; voilà pourquoi sa vie, dans ses plus grands excès, nous paraissait religieuse et que ses yeux jusqu'à la fin conservèrent le regard des grands vertueux.

De modestie nulle et paré de ses culpabilités glorieuses, il maintint l'admirable joie de cet état sans repentance. « Regrets, remords, repentance, avait-il coutume de dire, ce sont joies de naguère vues de dos. » — Il continuait parfois : « Une vie sans but, a-t-on dit parfois de la mienne — sans but ! Évidemment : ma vie n'a d'autre but qu'elle-même ; c'est un simple développement. Le but ne peut être extérieur : on risquerait de ne l'atteindre point, — ou de l'atteindre avant sa mort. Certains croient suivre une étoile.



Nous sommes dans la vie comme des gens qui suivent une lumière qu'eux-mêmes tiennent dans leurs mains. »

Il disait aussi : « J'appelle Dieu tout ce que j'adore. — Cela peut vous mener loin, disait quelque autre. — C'est ce qu'il faut », reprenait-il.

Eugène Rouart dans *La Villa sans maître* parle fort bien du dernier séjour de Ménalque à Paris. Bien qu'excédé de fausse gloire et de trop empressés amis, il y fut plus que jamais remarquable. Nous sommes quelques-uns qui vraiment avons pu l'admirer. — D'ordinaire il affectait de ne rapporter rien de ses voyages ; cette dernière fois au contraire il avait empli sa provisoire demeure d'un luxe sonore où sa témérité s'exaltait. Je m'étonnai, moi qui l'avais vu si souvent, vêtu et logé comme un pauvre, de cette folle profusion ; meubles, armes, bijoux et surtout particulièrement belles étoffes qu'il achevait, disait-il, de salir avant de donner à quelque musée. — Sa voix était devenue plus impérieuse et plus haute ; il fallait être seul avec lui pour retrouver l'inflexion de sa tendresse. Quelqu'un, ce dernier jour, parla de la patrie ; Ménalque s'émut — et voici — je me souviens de ses paroles :

« Plus aisément je pourrais être Alcibiade, quand, à la tête d'un troupeau de bandits, avec à ses côtés Timandre et Phryné courtisanes, il fit peur au sénat d'Athènes, qu'anonyme soldat qui ne peut pas prouver tout son courage ; et pourtant là encore je me serais complètement dévoué. L'erreur est qu'aujourd'hui rien dans l'État n'assouvit le désir de gloire, en permettant la vraie valeur. Trop de courage est défendu sitôt que ce n'est plus pour se soumettre. Que peut être un état où plus que la vigueur, est prônée l'acceptation ? »

Et comme je m'étonnais de l'entendre parler politique, il ajouta : « Le temps vient où honte à celui qui ne parlera pas de cela ! »

« Hélas ! Hélas ! reprit-il — la France était une des plus splendides demeures de l'esprit. — Mais que se passe-t-il à présent ? Quelle honteuse inabnégation empêche la grandeur des autres ? »

C'est à moi qu'il s'adressait alors ; donc excusez-moi, chère amie, de rapporter si longuement ses paroles. Il parla plus longuement encore. Peut-être étais-je né pour une très calme existence, près de vous, et dans une campagne tempérée dont la douceur ne proposât au corps, non plus

qu'à l'âme aucune vaillance chimérique ; et de tant de pays traversés, sentant bien l'étreinte impossible, peut-être devrais-je redire, comme le Jacques d'*As you like it* : Le « souvenir de mes voyages fournit d'intarrissables aliments à mes méditations, et me plonge dans une délicieuse tristesse ». Mais il est certain qu'il y a des natures qui dans le bonheur tranquille agonisent, à qui le calme ne peut suffire et qui pâlisent dès que ne les tourmente plus le grand air. « Levez-vous vite orages désirés !... » Tel le Laurent de *La Villa sans maître* (un peu simplifié à votre intention).

Je m'irrite de ce que vous n'avez pas mieux compris ce livre d'Eugène Rouart ; je m'irrite contre vous, et contre lui ; car il faut, je l'avoue, une parfois presque amicale attention pour continuer à suivre le récit à travers une telle évasion des contours. Livre liquide, ductile, diapré comme une peinture de Renoir ; dont le dessin s'irise sur les bords. Défauts si vous voulez, mais ils ont pour nous un grand charme. J'y regimbais d'abord ; souhaitais refaire bien des phrases — puis ai trouvé plus simple de m'abandonner ; dès lors elles m'ont paru meilleures, — excellentes même, souvent ; et je trouvais dans leur imperfection même comme une confiance de plus sur le caractère du héros. — Triste héros ! câlin, forcené, débile ; son amour est sensualité ; son amitié, besoin d'appui ; sa tendresse, pitié sur lui-même ; quand il embrasse, c'est qu'il s'attarde ; quand il est brusque, c'est pour tuer... Puissé-je rencontrer sur ma route un tel être ! j'aimerais attacher à moi son amitié pernicieuse... Gabriel aussi, dans *La Villa sans maître*, se l'attache — mais c'est guidé par sa trop exquise bonté. Et l'effrayant dans ce livre, c'est que Laurent regimbe. Rien de cruel comme une faiblesse en révolte ; pour se croire forte, elle va tuer. — Pour sauver Laurent, et par vraie vocation de sainteté, Gabriel donnera son temps, sa ferveur, sa fiancée. Le mariage est conclu. L'autre est pris — sauvé ! *Contraint d'être bon*. — A-t-il en lui de quoi fournir *cette* bonté ? Ici il faut oser répondre : non. Tout l'amour que l'on exige de lui tourne en haine. La reconnaissance est un fardeau que ne peuvent porter que les âmes déjà courbées, ou alors très particulièrement nobles. — Reconnaisant ! lui ! allons donc ! et de quoi s'il vous plaît ? De m'avoir fait manquer ma vie ? — C'était celle d'un grand égoïste, vous en avez fait celle d'un petit vertueux malgré lui. Moi, vertueux ! Ah ! nous allons bien voir !... Mais c'est qu'il tuerait Gabriel !... Ah ! plutôt que

Ménalque l'emmena ! et qu'il laisse là, femme, enfants, amis... Mais non ! quand Ménalque vient, il se vêt de son mieux de sa vertu factice ; il parle de son « intérieur » et de sa vie très employée ; il croit encore qu'il aime Gabriel, et quand Ménalque sera parti, croira que c'est lui qu'il regrette quand ce n'est que la mer et le sable, et que « l'orage désiré »... Il tuera — il tuera, chère Angèle ! je vous assure qu'il est capable de tuer !... Eh là ! que vous disais-je ?... C'est fait ! — Comme un chien ! douce Angèle, — comme un chien.

Et brusquement, ici, le livre cesse ; et la fin n'y est plus du tout. Après cet admirable récit qui entraînait l'auteur lui-même, il semble qu'il en ait eu peur et s'en soit presque repenti. La fin n'est plus qu'un acte de contrition, sans doute fort honorable mais comme dit Saadi<sup>9</sup> : « Qu'ai-je à faire avec le repentir ? » Eh, je veux bien, comprenez-moi bien, chère Angèle, qu'on se repente et qu'on se repente d'un livre — mais ailleurs, ailleurs que dans ce livre même — et surtout qu'on ne prête pas faussement ses propres repentirs à son héros. — N'importe : pour une faute de psychologie, elle est assez intéressante. Et peut-être, après tout, eussiez-vous pris ça pour du vrai !

— Vous qui connaissez M. Mirbeau<sup>10</sup> et qui avez quelque influence sur lui, vous devriez bien tâcher de lui lire un peu ses articles. Ils sont stupides. Certainement c'est parce qu'il a du génie ; mais c'est fâcheux qu'il n'ait pas plus de talent. Je n'aime pas beaucoup Sarcey, mais M. Mirbeau finirait par nous le rendre adorable ; dites-lui donc que c'est fâcheux.

Il faut terriblement de talent, chère amie, pour rendre un peu de génie supportable ; pour formuler un peu de génie. Faute de quoi, voyez ce qui reste !

Dans son dernier livre<sup>11</sup>, un monsieur compte les étamines d'une fleur ; il compte ; une, deux, quatre, huit, dix, vingt... Il est lancé, quoi ! — Dites-lui donc que ce n'est pas vrai ; que tout cela c'est de la rhétorique ; que lorsqu'on compte sérieusement, on commence par petits groupes, et qu'on ajoute enfin par unités ; qu'on compte de plus en plus lentement, et qu'il fallait écrire, pour être vrai : cinq, huit, dix, onze, douze, treize — et continuer difficilement. — Mais voilà : s'il était plus vrai, M. Mirbeau serait moins brutal, et s'il était moins brutal, il ne serait plus rien du tout. Non, chère Angèle, s'il avait seulement un peu de talent, je vous

affirme qu'il n'oserait plus écrire. — Ah ! souhaitons-lui du talent, chère Angèle !

Comme M. de Curel en a ?... Par contre il en est un peu encombré... mais je vous dirai cela une autre fois. — Adieu.

## LETTRE À ANGÈLE [II]

Mirbeau. — F. de Curel. — Hauptmann. — Enquête sur l'Esprit français. — Taine. — Michelet-Tinan, etc.

De reprendre où j'en étais resté, veuillez m'excuser, chère Angèle ; — d'ailleurs cela vous changera ; déjà vous avez pu penser à autre chose, depuis un mois ; moi pas ; M. Mirbeau écrit toujours. Je vous parlais de son génie, l'autre jour et de l'absence de son talent ; le génie consiste à croire que l'on peut s'en passer ; moins il a de talent, M. Mirbeau, plus son génie consiste à croire qu'il peut s'en passer ; il rachète son manque de talent par une véritable pléthore de génie. C'est affreux.

Et<sup>a</sup> ! pour changer enfin, parlons donc de M. de Curel<sup>1</sup>. Car *Le Repas du lion* manque surtout de génie. La pièce est, comme il faut alors, d'une grande hardiesse de pensée et d'une grande timidité de présentation. Après M. Mirbeau, cette timidité paraît presque une politesse — exquise vraiment ; M. de Curel vous laisse la parole sans cesse, par chacun de ses personnages — de sorte que de quelque côté qu'on se retourne on est contraint d'être de son avis.

L'effet dramatique est donc à peu près complètement subordonné à l'exposition des idées ; — il faut dire qu'elle est excellente ; — mais l'erreur dramatique est que l'idée devienne plus importante en elle-même, que le personnage qui l'exprime ; les *idées* ne devraient être exprimées que par l'*action* — ou, autrement dit, il ne devrait pas y avoir d'idées ; ou, autrement dit encore, une *idée*, au théâtre, c'est un caractère, une situation ; les pseudo-idées que l'on prête à la bouche des personnages ne sont jamais que des opinions et doivent être subordonnées aux personnages ; ce n'est pas par elles *surtout* qu'ils s'expriment ; elles ne doivent être que

Alfred Vallette	887
Deux rencontres avec Romain Rolland	889
[Discours prononcé sur la place Rouge à Moscou pour les funérailles de Maxime Gorki]	890
Eugène Dabit	893
Charles-Louis Philippe	899
Jef Last	901
Francis Jammes	904
Max Jacob	912
[Mon amitié pour Jean Giono...]	913
Tombeau de Jean Giraudoux	915
Saint-Exupéry	917
Hommage à Henri Ghéon. <i>In memoriam</i>	920
Le Rayonnement de Paul Valéry	923
Paul Valéry	925
André Malraux. L'Aventure humaine	937
Solidité de Ramuz	940
Albert Mockel	941
Bernard Groethuysen	942
Antonin Artaud	944
François-Paul Alibert	945
Hommage à Colette	948

## NOTES ET VARIANTES

<i>Notes et variantes des « Articles »</i>	951
<i>Notes et variantes des « Études »</i>	1102
<i>Notes et variantes des « Hommages »</i>	1209
<i>Index des titres de revues</i>	1269
<i>Index des noms de personnes</i>	1271
<i>Table des recueils</i>	1291

# BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

*Ce volume contient :*

## ARTICLES

*Comptes rendus,  
réponses aux enquêtes,  
chroniques, polémiques*

## ÉTUDES

*Conférences, essais,  
préfaces*

## HOMMAGES

*Introduction, Chronologie*

*Note sur la présente édition*

*Notes et variantes*

*Index*

*Table des recueils*

*par Pierre Masson*